Nouvelle Annabelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 9 AVRIL 1860.

G. F. WEISSE, N. DUFOUR, E. DUVERGER, S. HARRY } EDITEURS-PROPRIETAIRES.

Avis aux Souscripteurs.

Les portiers de la Ville sont autorisés à recevoir des abonnements à la semaine, à raison de 25 CENTS pour les dix numéros, qu'ils paieront aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce jour,

Par Bernard Turpin, à 10 heures et demie, au No 56, Coin de Levee-sœurs, ferrage, vins, liqueurs, groceries, &c.

Par Blache & Lesaulnier, 83, Chartres—chaussures.

Le Passé et le Présent.

Nous n'avons ni nous nous trompons, mais il nous semble que la Nouvelle-Orléans a enfin trouvé sa véritable voie et que le développement de ses immenses ressources s'opère maintenant d'une manière normale. Autrefois elle prospérait par sauts et par bonds : un heureux concours de circonstances, d'abondantes récoltes, la présence passagère de capitaux étrangers, les opérations de quelques spéculateurs aussi heureux que hardis, dominaient parfois une brusque impulsion aux affaires ; mais l'effet des sant avec la cause, le mouvement en avant se ralentissait peu à peu, et la Nouvelle-Orléans retombait dans la torpeur et dans la routine, au moment où tout le monde croyait qu'elle allait en sortir.

Les symptômes à cette heure ne sont pas les mêmes. La sphère commerciale s'est manifestement élargie, l'industrie tend à se naturaliser dans un milieu qui lui donne toutes les chances favorable, les capitaux sollicités par d'heureuses entreprises ne nous désertent plus, et le commerce, renonçant à de déplorables traditions et compromettant qu'il ne peut exister qu'en raison de ses approvisionnements, fonfond ses intérêts avec ceux de la population permanente.

Ce n'est qu'après une lutte opiniâtre que notre ville s'est placée dans les conditions nouvelles qui lui permettent dans un avenir prochain de brillantes destinées. Alors que tous les Etats de l'Union rivalisaient de zèle et s'empressaient de lourds sacrifices pour multiplier leurs chemins de fer et se relier, par ces voies artificielles, à tous les grands centres de production et de consommation, nous restions inactifs et contemplions stupidement les progrès accomplis autour de nous, sans nous laisser influencer par ce banal esprit d'imitation, qui souvent tient lieu d'initiative et d'inspiration.

Nous avons, il est vrai, le Mississipi, et ce fleuve a été notre salut, mais si la nature avait beaucoup fait pour nous, le dangereux rivalités des villes du nord et de l'ouest nous commandait de descendre dans l'arène et de lutter pour la suprématie du commerce. Etait-ce par aveuglement ou indifférence à bâtir nous perdre et hosts nous supplions parlement le supprimer distance que l'on montrait partout, il y a quelques années, à l'égard de la métropole de la Louisiane ? Etait-ce une fatalité et désorganisateur à la population abandonné son commerce ? Etait-ce plutôt de l'apathie, une de ces langueurs débilitantes qui, en pleine possession de toutes les richesses, font mourir de faim ? Quoi qu'il en soit, le mal est là, grevant du poids de la dette publique, et il faut avouer que l'on montrait parfois, il y a quelques années, un singulier dédain de la prospérité à venir. Cependant, il n'y a pas longtemps, un homme d'un esprit éminemment pratique, M. Bienvenu, qui était alors le chef de la municipalité, disait à un étranger : « Nous ne voulons pas de chemins de fer ; ils ne font que nous ruiner. »

Cet aveu, échappé à un homme d'ailleurs si distingué, est caractéristique. Il montre à quel point l'esprit public était faussé, et combien il était nécessaire de le ramener à des idées plus justes et plus saines. Aujourd'hui, grâce à Dieu, nous sommes bien revenus de ces funestes préventions. Nous avons compris que nous ne pouvions vivre isolés, et que, pour nous, la question de vie ou de mort était dans la création de nombreuses voies ferrées qui nous missent en communication avec les différentes parties de l'Union. Nous avons compris que nous ne pouvions nous développer qu'en développant le pays qui nous entoure